

Dis Papy, raconte moi comment c'était l'Algérie que tu as connue.... (Suite)

Militairement vôtre... (Quinzième partie)

Ma classe d'origine étant la 52/2, je me retrouvais, déjà marié et papa, avec les gars de la 57/2, de cinq ans plus jeunes que moi !

Heureusement, parmi les appelés de cette classe figurait un certain Roger FRECON originaire de Batna, lui aussi marié et sursitaire; nous étions dans la même situation, nous ne tardâmes pas à nous rapprocher et devinmes de bons amis; Roger possédait une 2CV qu'il me prêtera plus tard gentiment pour aller rejoindre Danielle ...

Au début ce fut très difficile, la vie militaire ne me convenait vraiment pas avec ses brimades, ses obligations, ses inepties, la morgue de certains «gradés»... et Danielle et Jean Marc me manquaient beaucoup: mais grâce à l'amitié et à la complicité de Roger, j'ai pu faire face, grâce aussi disons à mon «fayotage»: je savais qu'aux vacances de Noël des permissions seraient accordées... J'entrepris donc une opération séduction auprès des autorités: une chorale avait été créée pour donner un spectacle de fin d'année, on demandait des volontaires: je me fis inscrire illico... L'équipe de cross du régiment se vit privée au dernier moment d'un de ses meilleurs éléments: je courus me proposer pour le remplacer, (du moins en nombre)... je fis des tours de garde supplémentaires... Moi qui ne chantais pas si bien que ça, qui n'étais pas trop mauvais en cross, mais sans plus, qui avais horreur de monter la garde, que

n'aurais-je fait pour m'attirer les faveurs de la hiérarchie? Mais j'ai été bien récompensé car ma demande de permission pour Noël fut acceptée et je pus enfin, après 2 mois interminables, embrasser ma femme et mon fils... C'est d'ailleurs avec Roger et sa "2deuche" que nous fîmes le voyage Constantine/El Guerrah...(lui continuant jusqu'à Batna)

Par la suite, les «classes» se déroulèrent plus sereinement: je fus affecté à la section «topo» qui était très intéressante et permettait de travailler sur des appareils sophistiqués comme le «T» (théodolite simplifié) ou le goniomètre, que j'allais avoir par la suite à utiliser dans des conditions réelles avec mes 105. Nous effectuions depuis un petit promontoire situé près des remparts de la caserne, des visées sur différentes cibles, dont la plus classique était la villa du Maréchal JUIN dont nous connaissions les coordonnées par coeur...

Le reste du temps était consacré à l'étude de l'armement: antique fusil MAS 36, lourd et encombrant, carabine US super maniable et légère (ma préférée) pistolet mitrailleur 38 ou MAT 49, fusil mitrailleur 24/29, mitrailleuse de 12.7 (la 50) qui équipait GMC ou half-track, armes que nous démontions et devions remonter parfois les yeux bandés en un laps de temps minuté... et aux obligatoires et fastidieux exercices qui jalonnent le quotidien d'un pauvre bleu pendant ses «classes »: de la marche au pas cadencé (en chantant s'il vous plaît) : «gauche !, auche,! Auche..! Attention, je veux voir qu'une seule tête»... au «présentez arme ! », en passant par les demi-tours règlementaires ou alignements divers... sans parler des différentes «corvées»! Tout cela sous la surveillance d'un vieux «juteux chef» qui ne nous épargnait guère et n'hésitait pas parfois à nous humilier; si je me souviens bien, il s'appelait Bougalem... Dur dur à digérer pour un tout jeune papa, et pour n'importe qui d'ailleurs...

Heureusement qu'il y avait Roger avec qui je passais le plus clair de

mon temps. Au cours d'une conversation où nous évoquions nos petites misères, Roger me proposa de me prêter sa 2cv pour aller à El Guerrah; c'était alléchant, difficilement réalisable mais faisable: j'acceptai donc et un dimanche, avec l'aide de mon ami qui faisait le «guet», je réussis à faire le mur (en réalité, l'expression est fautive; je n'eus pas de mur à escalader, il me fallut simplement franchir la clôture de la propriété voisine par un trou béant repéré depuis longtemps...) Et je pus ainsi savourer un dimanche inespéré avec Danielle et Jean-Marc. Mais mon absence, allez savoir comment, avait été découverte (un jaloux peut être...?) et je me vis gratifié d'une semaine de prison! Super! pensais je, plus de corvées, d'exercices... Que nenni !! On m'amenait dans la taule le soir, et on venait me «libérer» le matin: ce qui fait qu'exercices et corvées ne me furent pas épargnées, au contraire, j'eus droit à un traitement «de faveur», moi le "taulard"...! Mais je garde quand même de cet épisode un bon souvenir: la prison, à l'armée, c'est plutôt une gentille rigolade...

Après la "2deuche", passons à du plus costaud... On nous proposa de présenter le permis de conduire Poids Lourds: j'acceptai avec empressement, sachant que ce permis, si j'y réussissais, pouvait être converti en permis civil !

Belle aubaine, mais que d'efforts il m'a fallu: nous apprenions à conduire sur les fameux GMC (ceux qui tractaient les 105), dont les américains nous avaient généreusement pourvus; belles et solides mécaniques au demeurant, moteurs increvables, mais ceux qui ont eu à les utiliser savent combien l'animal est rétif:

La direction d'abord: elle n'était malheureusement pas assistée, - tu parles, à l'époque...- et il fallait s'agripper au volant, grand comme une roue de vélo, pour obtenir le moindre changement de direction, et y rester bien cramponné pour confirmer la trajectoire.

L'embrayage ensuite: pour progresser, passe encore: 1e, 2e, 3e, ça pouvait aller malgré les craquements sinistres, mais quand il s'agissait de rétrograder, alors là, c'était la panique: il fallait obligatoirement faire le «double débrayage»: on débraye une première fois, on passe au point mort, on lâche la pédale, on débraye de nouveau et on enclanche la vitesse inférieure, tout cela bien synchronisé avec l'accélération qui doit intervenir au point mort.... ; moi qui avais toutes les peines du monde à rétrograder simplement sur la 203, imaginez un peu...; et imaginez l'exécution de l'opération quand vous devez la faire en montée, avec plusieurs véhicules derrière vous !! Il ne reste plus qu'à vous arrêter et procéder à un démarrage en côte, mais pas facile non plus celui là: pour débloquent le frein à main, il fallait agir sur une poignée se trouvant à l'extrémité du levier, mais celle-cici restait souvent, trop souvent, coincée... quand on ne se pinçait pas la peau.... La galère, quoi !!

Et bien je me suis accroché, ai essuyé les foudres - et les insultes - de quelques moniteurs grincheux qui avaient souvent de bonnes raisons de l'être...- mais j'ai réussi...

Avant de terminer, il me faut vous faire un aveu: il y avait dans la batterie deux ou trois chauffeurs, des champions, qui avec leur GMC, arrivaient même à effectuer des créneaux...Chapeau !!! !! Alors j'arrête de dénigrer ces bons vieux engins qui nous ont quand même rendu de bons et loyaux services. (Pour peu qu'on ait su les amadouer...!!) et qui continuent à nous en rendre: j'en ai découvert un, encore vaillant , dans une ferme du coin...

Aussitôt rendu à la vie civile, j'ai fait valider mon permis qui ne m'a d'ailleurs pas servi, n'ayant jamais eu depuis à conduire des poids lourds...

Le soir dans la piaule, après le service et la soupe, nous passions

notre temps à jouer au poker et missions des cigarettes (8 paquets de «troupe» nous étaient distribués généreusement chaque quinzaine); J'étais à ce jeu un peu avantagé, moi qui ne fumais pas, je n'économisais guère mon avoir et il m'arrivait de faire des enchères inconsidérées, sur lesquelles on hésitait à surenchérir: pour certains, une clope, c'était important, et ils réfléchissaient longuement avant de «monter».

Assis face à face sur les lits voisins, une tablette sur les genoux nous jouions jusque tard dans la nuit, éclairés par un lumignon, jusqu'à ce qu'un ultime «...faites ch...les gars!! » nous oblige à plier bagages.

Je garde de ces «classes» un souvenir mitigé qui serait franchement négatif sans la présence de Roger qui m'a aidé à surmonter des passages vraiment difficiles: les fastidieux exercices, marche au pas cadencé, manipulation du fusil: «arme sur l'épaule.. droite !! présentez ...arme !! reposez...arme !! ... Repos ! les ridicules corvées: de patates, passe encore, faut bien manger... de chiottes-pas ragoûtant-, de banc : ça consistait à racler les bancs du quartier, de façon à les rendre comme neufs ,avec un tesson de bouteille bien tranchant; tout cela n'est guère valorisant; sans parler des vexations que nous faisaient subir certains «gradés» ;... et l'éloignement de Danielle et de Jean-Marc n'arrangeait guère les choses...

Heureusement qu'il y avait les intéressants exercices avec le matériel de visée, TS et gonio, (je devais obtenir les certificats de Topo et de chef de pièce (obusier de 105 HM2) en mars 58 avant d'être muté à la 2e batterie en mai de la même année), les séances de tir au Djebel Ouach, les entraînements de cross dans la même forêt, les sorties en ville où, dans une fumeuse gargotte qui ne payait pas de

mine, on se «tapait» un couscous royal (attention quand je dis «royal» ce n'est pas un couscous avec des merguez, comme je l'ai découvert en France,- en Algérie, les merguez dans le couscous ça n'existait pas ... -mais un couscous délicieux, un vrai, avec un "marga" que rien que l'odeur elle te faisait saliver!!!

Et depuis, exceptés ceux préparés par Danielle, je n'en ai plus dégusté d'aussi savoureux...

Cela est passé, les mauvais souvenirs s'estompent et s'oublient, je ne conserve plus de cette difficile période que les trop rares agréables moments...

J'étais donc muté à la 2e batterie opérationnelle cantonnée à AURIBEAU, un petit village situé sur la route Philippeville - Bône, à quelques km de JEMMAPES, un gros bourg où j'avais de la famille.

La vie n'y était pas du tout semblable à celle que nous menions à Constantine:

A Auribeau, les gardes, c'était «à de bon»; 1958 était une année charnière, les attentats redoublaient et il fallait être très vigilant: quand j'étais sentinelle de nuit au poste le plus avancé du village, pratiquement en pleine nature, je n'étais pas rassuré; dans l'obscurité tout est déformé, irréel; le moindre buisson devient un homme accroupi, animé, menaçant, et il faut une bonne dose de sang froid pour ne pas appuyer toutes les cinq minutes sur la détente de la MAT...

C'est d'ailleurs arrivé plusieurs fois: croyant avoir vu quelqu'un, la sentinelle avait ouvert le feu, mettant en émoi toute la batterie... !! Enfin, peut être vaut - il mieux être impulsif que de risquer de se faire égorger ??

Et il y avait aussi les opérations: nous étions souvent sollicités pour

apporter l'appui de nos canons à l'infanterie: installés à bonne distance du lieu où se déroulaient les «accrochages», nous n'en perdions cependant pas une miette grâce à la radio nous reliant aux différentes unités qui, sur le terrain, communiquaient entre elles; c'est ainsi que lors d'une «opé» dans la région de Roknia, du côté de GUELMA, nous avons été les premiers à apprendre la mort du fameux colonel JEANPIERRE du 1er REP, tué par les rebelles dans l'hélicoptère à bord duquel il dirigeait les opérations.

Parmi ces nombreuses interventions, je garde quelques souvenirs précis et marquants

- mai 58, la radio nous informe qu'une bande au repos est signalée au nord de LANNOY , nous en donne les coordonnées et demande une intervention immédiate: le temps de déplacer une seule pièce, de régler le gonio, d'effectuer les calculs sur la tablette, et on envoie le premier obus , un fumigène de réglage, qui doit permettre au DLO d'ajuster le tir; chance inouïe ou calcul précis - je penche pour le calcul précis car c'est moi qui en suis l'auteur...!! - , mais en fait j'avoue que c'est sûrement l'association des deux...) le cadeau tombe au beau milieu des «fells» bivouaquant, il n'a pas dû faire beaucoup de dégâts, un fumigène n'émettant que de ... la fumée... N'empêche que ces messieurs ont dû avoir la trouille de leur vie et que la déflagration leur a sûrement coupé l'appétit... Cette prouesse rarissime :- un premier tir directement au but - fut signalée aux autorités qui nous félicitèrent et nous promirent une distinction: j'attends toujours...!! (Non, en fait, j'attends plus... !!)

- Toujours mai 58: la batterie part s'installer à JEMMAPES, pour épauler une future opération; nous sommes logés dans un hangar désaffecté, à deux pas du village...deux pas qu'avec 7 ou 8 artilleurs (mes chers frères... !!) nous franchirons chaque jour allègrement pour aller rendre visite sur les coups de 11h, à mon cousin « Dédé » BERRUX qui tient un bar brasserie...Chaque jour durant la semaine

que nous allons passer dans ce sympathique village, chacun offre sa tournée et Dédé, nous propose la dernière avant qu'on le quitte... Heureusement que nous n'avons pas eu d'alerte à ces moments là, sinon je crains que les tirs n'auraient pas été bien calculés... Et heureusement aussi que nous ne sommes pas restés 3 mois sur place... Sinon, bonjour les dégâts..!!

- Juin 58: Intervention à LA ROBERTSAU: un déplacement pour rien, nos 105 n'entrent pas en action.

- Août: nous appuyons une unité de la Légion qui a « accroché » un groupe rebelle du côté de Col des Oliviers; nous sommes en batterie à RAS el Ma, un petit village non loin de Jemmapes; notre participation est active et la batterie a déjà envoyé plusieurs salves... Je dois m'éloigner pour satisfaire un besoin naturel un lieutenant de réserve affecté depuis peu à la batterie, me remplaçant au PCT; en revenant, je l'entends donner une hausse que je sais être erronée: j'ai à peine le temps de hurler « Halte au feu ! »...

Cette erreur nous aurait fait atteindre nos troupes...Frissons rétrospectifs, petite enquête: pourquoi ai - je arrêté le tir?, explications et... félicitations... Merci quand même mon lieutenant !!

- 1959: je crois que c'était en février, nous nous rendons vers Bône, du côté de MONDOVI (la ville de naissance d'Albert Camus) Un accrochage a eu lieu avec une importante bande qui avait tendu une embuscade; la radio nous apprend qu'un gradé, un capitaine dont le nom m'échappe (Moulin ou Moulinet) a été abattu ainsi qu'un lieutenant séminariste; nous n'avons pas à intervenir, l'accrochage ayant eu lieu la veille; on nous avait demandé d'être là, au cas où...

Nous avons ainsi bien souvent « épaulé » l'infanterie. Comme je l'ai écrit plus haut, nous ne participons pas directement aux accrochages

mais la radio nous renseignait en temps réel et on en suivait les échanges entre les différentes unités comme si nous y étions; les ordres donnés, les commentaires, nous parvenaient, clairs, accompagnés du bruit de la fusillade; nous étions « scotchés » autour du 4X4 radio... attendant anxieusement la fin des combats ...

Je n'ai plus un souvenir précis de toutes les "opé" auxquelles nous avons participé, mais il en est une qui m'a profondément bouleversé, bien que n'y ayant pas pris part: (je venais d'être libéré):

La batterie devait appuyer une unité de la légion dans la région de Philippeville, et le DLO (Détachement léger d'observation) regagnait son poste dans le maquis quand il est tombé dans une embuscade: huit artilleurs abattus, dont un bon copain, MIMOUNI, qui me remplaçait parfois dans l'équipe de foot du régiment: une grande... gueule, comme on dit, mais gentil, serviable, un garçon vraiment sympa . J'en ai été très affecté.

Mais nous avons quand même, nous les artilleurs, combattu activement, autrement qu'avec nos canons:

Le maréchal des logis chef, M...qui commandait la harka rattachée à la batterie, avait été « informé » que des rebelles allaient tenter une incursion par le sud du village; il décida donc de leur tendre, avec ses harkis et quelques artilleurs, une embuscade nocturne: j'étais du nombre de ces artilleurs, pas vraiment fier et pour tout dire avec le « trouillomètre » à zéro: mettez vous à ma place, aller « pour du bon » sur le terrain intercepter des gens dont on savait ce qu'ils étaient capables de faire, ça me donnait la colique, mais bon, quand faut y aller, faut y aller....!!

On doit se préparer; j'ai l'impression de jouer comme quand j'étais gosse; on se passe du bouchon brûlé sur le visage, les mains et même sur la MAT qui ne doit pas briller... Le chef nous donne les dernières instructions et nous voilà partis en file indienne - toujours comme

quand j'étais gosse, mais ce n'est plus un jeu...-

L'embuscade est tendue dans le lit d'un oued à sec, près d'une petite mechta, à quelques hectomètres du village... Chacun choisit une place au milieu des lauriers, et on attend anxieusement, on scrute l'obscurité hostile, l'oreille tendue ; c'est tout juste si je respire... Tout à coup, un aboiement, immédiatement interrompu par le hurlement de la bête qui a dû être réduite au silence: j'ai les poils qui se hérissent, « ils » sont là... .. puis plus rien: les fells étaient sûrement là, mais le chien - brave toutou - a donné l'alerte, ils l'ont fait taire et ont rebroussé chemin...

Nous reprenons le trajet du retour, toujours en file indienne, mais beaucoup plus décontractés qu'à l'aller, commentant l'évènement; le lendemain, par le « téléphone arabe » le même qui nous avait informés de leur tentative d'incursion, nous apprenons que les fells étaient effectivement là et que le chien en aboyant les a obligés à rebrousser chemin.

Nous n'avions pas «accroché» mais j'ai, oh combien! préféré cette solution...!!.

Quand nous n'étions pas en opération, la vie à la batterie s'écoulait tranquillement, trop peut - être... Plus de corvées comme pendant les classes, mais des tours de garde en permanence, vingt quatre heures sur vingt quatre. Mis à part le mirador, le plus recherché bien sûr, auquel on accédait sans sortir de l'agglomération, (bien souvent la sentinelle s'y endormait)... les postes de garde étaient pratiquement en pleine nature, protégés par des sacs de sable offrant une illusoire sécurité; on n'y allait que lorsque c'était notre tour, et sans grand enthousiasme. Avant d'être nommé brigadier-chef, grade dispensant de la garde, j'ai assuré quelques factions nocturnes...je vous assure qu'on n'a pas intérêt à somnoler, notre vie est en jeu, la

responsabilité est énorme; la sécurité de la batterie, du village, nous est confiée...!! Ces moments sont pénibles, il faut lutter contre le sommeil, garder assez de lucidité pour ne pas confondre le moindre buisson avec un personnage accroupi; mais ça, je l'ai déjà dit plus haut...

Ma nomination au grade de brigadier-chef, outre qu'elle me dispensait de monter la garde, me permettait de ne plus dormir dans le baraquement où logeait la «troupe»; avec deux autres «gradés...!!»: Lagnier de Rouen, brigadier chef comme moi et le maréchal des logis (margi) Martelli ,un Niçois, nous disposions d'une chambre dans une maison du village; là nous étions chez nous et n'avions plus l'impression d'être de vulgaires trouffions; nous nous entendions bien tous les trois; je les avais invités chez mes parents à Philippeville où nous avons passé une journée mémorable; plus tard ,en 60 j'ai revu Martelli à Nice , nous avons partagé un repas au restau et évoqué de bons souvenirs - c'est étonnant comme les souvenirs de service militaire deviennent bizarrement «bons»... et en 63, Lagnier à Rouen: malgré la proximité, je n'ai plus revu Lagnier..mais par le biais d'internet, nous venons de reprendre contact et "échangeons" régulièrement ;j'ai eu aussi la chance et la joie, après de nombreuses recherches, de retrouver Bruno avec qui nous correspondons depuis ...Miracle d'internet !!

Comme je l'ai écrit plus haut, la vie à la batterie s'écoulait tranquillement, si tranquillement que nous avons eu la possibilité de former une quadrette de «lyonnaise»

Le terrain de boules se situait sur la place du village, et nous n'avions pas loin à aller pour nous entraîner; avec mes coéquipiers, le margi Buttazzoni Bruno, de Cahors, un fin et efficace tireur, Matuzewski, pointeur en premier, Vidal, 2e pointeur et moi, qui tirais

en second; nous avons participé à de nombreux concours dans la région- nous n'en avons remporté aucun (notre meilleur résultat a été une $\frac{1}{2}$ finale à Jemmapes) mais peu importe, l'essentiel était d'avoir la «perm» qui nous permettait de nous évader d'Auribeau.

Et à l'initiative du lieutenant Houssaye, nous avons formé une équipe de foot, qui participa à un championnat «local» avec des fortunes très diverses.

Nous évoluions sur des terrains parfois folklo, comme celui de Gastu, tellement «bombé» que d'un but, on voyait tout juste la barre de l'autre...!!

Celui de Jemmapes était, lui, quand même plus conforme à ce que l'on peut attendre d'un champ de jeu ; comme presque tous les terrains d'Algérie, bien sûr, il n'y avait pas de gazon , mais au moins était-il plat et les lignes bien visibles... Nous aimions bien y jouer, d'autant que nos matches étaient souvent suivis par une nombreuse galerie.

Notre équipement était assez rudimentaire: un polo beige sur lequel était cousu un chevron de couleur bleue, un short que nous devions nous procurer, comme bas, des... chaussettes plus ou moins montantes; quant aux «crampons», c'était nos pataugas... Le gardien, moi en l'occurrence, arborait un gros pull de laine noire et un short rembourré par les soins de Danielle; le grand chic, quoi !!!

Auteur : Claude Stefanini

(A suivre...)

Ce texte, propriété de Claude Stefanini, ne peut être reproduit, ni copié sur quelque support que ce soit, réutilisé pour illustrer toutes sortes de documents, loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteurs.